

CHAPITRE 1

SANDRINE

Vous êtes cordialement invités au mariage de Sandrine Maréchal et Denis Landry, le 1^{er} juin 2003, à seize heures, en l'église de...

Sandrine Maréchal, c'est moi. C'est aujourd'hui que je me marie. Il est à peine six heures et je ne peux plus dormir. Je suis trop excitée à l'idée de cette longue journée qui m'attend.

Je suis étendue dans mon lit de petite fille; j'y dormais quand j'avais deux ans. Le décor de ma chambre n'a pas changé non plus. À la naissance de ma sœur, mes parents m'installèrent dans cette chambre. Ils achetèrent alors cet ameublement en érable pâle, fabriqué pour traverser les années sans se démoder et, surtout, capable de résister aux humeurs et aux jeux d'une petite fille en pleine croissance. Il a tenu promesse. D'ailleurs, je l'emporte avec moi; je lui réserve une place d'honneur dans ma chambre d'amis et, dans quelques années, notre bébé en héritera.

Ma mère, une femme prévoyante, y avait posé une jolie tapisserie avec des motifs de fleurs et non d'oursins, comme ça, elle n'aurait pas à changer le décor au fur et à mesure de ma croissance. Les fleurs sont toujours là, un peu fanées par endroits, mais elles

tiennent le coup. Ça fait quand même vingt-deux ans que je les contemple jour après jour. À quinze ans, j'ai voulu enlever cette tapisserie, j'en ai même décollé un petit bout. Maman l'a réparée, et c'est à peine si je peux en identifier l'endroit depuis mon lit. Je me souviens avoir trépigné de rage, mais elle m'a expliqué qu'elle n'avait pas les moyens de changer le décor à tout bout de champ. Encore aujourd'hui, je ne sais pas ce qu'elle entend par *à tout bout de champ*, parce que, finalement, le décor est resté inchangé durant toutes ces années.

Ma mère a toujours été ainsi; elle achète les choses pour qu'elles durent longtemps. Ce qui fait que je ne me rappelle pas un autre décor que celui qui est là aujourd'hui, pas seulement dans ma chambre, mais partout dans la maison.

Elle dit que la stabilité aide à se sentir en sécurité, protégé. Elle a peut-être raison, mais moi je me dis que ça peut être un peu déstabilisant quand on arrive dans un endroit nouveau. Tout a toujours été pareil autour de nous, et, d'un seul coup, tout est différent. Selon moi, c'est là qu'on peut se sentir menacé; ce qui n'est pas le cas pour les personnes habituées aux changements depuis leur plus jeune âge. Et en plus, c'est ennuyant. On dirait que le monde est figé, immobile, que tout est mort. Un peu comme une ville fantôme.

Mais, rassurez-vous, ma chambre a échappé aux fantômes grâce à moi. Quand maman a refusé de la redécorer, j'ai pris les choses en main. J'ai collé des affiches partout sur les murs, et même au plafond. J'étais très satisfaite du résultat: on ne voyait les fleurs que par petits bouts et les murs crème étaient complètement cachés. Maman était restée bouche bée. Je n'ai jamais su si ça lui plaisait ou pas. Je penche

plutôt vers la deuxième option, puisqu'elle n'a jamais dit le moindre mot sur mon œuvre d'art, quand on sait qu'elle est habituellement très critique sur ce que ma sœur et moi réalisons.

Aujourd'hui, le mur est vide. J'ai retiré toutes les affiches lorsque j'ai fait la connaissance de Denis il y a quatre mois. En remplacement, j'ai collé des photos de lui, de nous, de lui avec ses amis, de lui avec ses collègues. On peut aussi y apercevoir des petits mots, des fleurs séchées qu'il m'a offertes – eh oui, encore des fleurs! Hier, j'ai tout enlevé.

C'est nu, mes yeux ne savent pas où se poser. Il y a bien la petite marque de tapisserie recollée, de même que les rideaux qui bougent un peu sous la brise qui entre par la fenêtre entrouverte. Ceux-là aussi sont les mêmes, crème comme les murs, mais parsemés de nuages blancs. Quand je partirai, aujourd'hui en fait, je ne sais pas ce que maman fera de cette pièce vide. J'imagine qu'elle restera intacte et qu'elle en fermera la porte.

C'est ce qu'elle a fait avec la chambre – pratiquement identique à la mienne – de Marie-Noëlle, ma sœur cadette. Elle est partie dès l'âge de vingt ans. Elle fait ses études de médecine et elle a dû s'exiler, mais je la soupçonne presque d'avoir choisi cette profession dans le but inavoué de quitter la maison. Je plaisante, bien sûr, elle a vraiment la vocation.

Moi, j'enseigne aux tout-petits de la maternelle dans une école de quartier. J'adore mon travail, j'adore les enfants. Denis et moi avons acheté une maison à proximité de mon école, ce qui facilitera mes déplacements.

Denis est policier. Je suis si fière de lui, il est merveilleux. Sa présence seulement nous sécurise. Il respire l'honnêteté, la droiture, le respect. Je suis follement amoureuse de lui. On se connaît depuis seulement quatre mois, mais je sens que c'est pour la vie avec lui. C'est ce que j'essaie de faire comprendre à maman.

Elle pense qu'on a un peu précipité les choses. Toutefois, elle a tort. C'est encore son obsession de durabilité. Avant de se décider à acheter la moindre chose, que ce soit des sacs de poubelle ou une auto, il faut qu'elle étudie en long et en large les caractéristiques du produit. Ça lui prend des heures à se décider, voire des jours ou des semaines, et ce, quelle que soit l'importance de l'achat. Elle a fréquenté papa pendant *cinq ans* avant de l'épouser, vous vous rendez compte? Ils sont encore ensemble après trente ans, alors elle peut se permettre de se donner en exemple et elle ne s'en prive pas. J'adore ma mère, mais quelquefois elle me rend un peu dingue; mais c'est normal, c'est souvent comme ça entre les parents et les enfants.

Mon père, lui, je l'adore *vraiment*. La plupart du temps, c'est comme s'il n'était pas là, tellement il se fait discret. Mais il ne faut surtout pas le sous-estimer. Il écoute tout, entend tout... même ce qu'on ne voudrait pas; il a une opinion sur tout... même s'il ne la crie pas sur tous les toits; et il a une façon de tout simplifier qui nous renverse, tellement on se trouve stupide de ne pas y avoir pensé tout seul. Il dit que c'est parce qu'il est plombier; il n'entre pas dans les détails – ma mère en ferait une syncope – mais il prétend que lorsqu'on voit ce qu'il voit tous les jours, ce qu'il appelle la *misère humaine*, pour ménager la sensibilité de maman, on devient très terre à terre.

En gros, ça veut dire que tous les humains, qu'ils soient premiers ministres ou itinérants, ont besoin d'aller à la toilette, et quand on a compris ça, tout devient clair. Pour lui, la vie n'est pas compliquée, contrairement à ce que pense la grande majorité des gens. De la naissance à la mort, tu ingurgites toutes sortes de choses – pas seulement de la nourriture – et parfois ça se digère bien, parfois moins bien, quelquefois très mal, mais on n'a pas le choix, il faut que ça sorte un jour ou l'autre. Ça ne sert à rien d'essayer de se retenir, parce que, plus ça reste là longtemps, plus c'est dur quand ça sort. Alors vaut mieux tout régler à mesure, comme ça, on ne risque pas d'avoir trop mal.

C'est assez imagé, mais je trouve personnellement que c'est plein de bon sens. Voilà pourquoi *j'adore* tellement mon père. Il voit des saloperies toute la journée, mais il trouve que la vie est belle, il n'y a rien qu'on puisse faire ou dire pour le dégoûter. La vraie stabilité, c'est ça, pas un décor inchangé depuis vingt-deux ans.

Marie-Noëlle fera sûrement une excellente praticienne parce qu'elle dit qu'elle appliquera la théorie de papa et que ça l'aidera dans ses diagnostics. C'est vrai que beaucoup de gens se rendent malades à force de résister à leur vraie nature ou au cours naturel des choses.

J'entends maman qui chuchote. Je suis certaine qu'elle recommande à mon père de faire attention de ne pas me réveiller. Papa parle rarement et jamais fort, mais elle s'obstine à faire comme si c'était tout le contraire. Il ne la contredit jamais, il se contente de sourire. Il la trouve attendrissante.

Marie-Noëlle n'est pas encore là. Elle arrivera juste à temps pour le mariage et elle repartira demain matin.

J'aurais aimé qu'elle m'aide dans mes derniers préparatifs, mais elle ne pouvait faire autrement. Je suis sûre qu'elle est encore plus désolée que moi.

Je regarde l'heure. Il est sept heures quinze. Je devrais me lever, mais je suis tellement bien. Ce sont les dernières heures de ma vie dans la maison de mes parents, les dernières minutes de calme avant le tourbillon qui m'attend.

Je m'accorde encore un peu de temps pour penser à Denis, mon amour. Il me tarde de le retrouver, même s'il y a seulement quelques heures que je ne l'ai pas vu. Cette nuit, et toutes les autres nuits de ma vie, je dormirai avec lui, contre son grand corps enveloppant.

Je ferme les yeux et son image se dessine instantanément derrière mes paupières. Il a les yeux les plus noirs que j'aie jamais vus, les cheveux, noirs également, les plus fournis et les plus doux au monde, c'est certain. Il est grand, fort et beau, mais ça ne justifie pas mes raisons de l'aimer. Il est rassurant, il est sûr de lui, il est calme, attentif, patient. Quand nous faisons l'amour, il se montre passionné et tendre à la fois. Il ne me quitte jamais des yeux. J'avoue que parfois c'est un peu déroutant. Même au plus fort de l'orgasme, je sens ses yeux rivés sur moi, et même quand il jouit, il ne ferme jamais les yeux totalement. Il les ferme à demi, mais leur acuité ne faiblit pas. Un jour, je lui ai demandé à la blague s'il me surveillait pour s'assurer que je ne faisais pas semblant de jouir, mais il n'a pas apprécié mon humour. Il m'a même un peu boudée pendant le reste de la journée. Mais je me suis fait pardonner la nuit suivante.

Toutes les nuits à venir, tous les jours, toutes les heures, les minutes, les secondes. Ma vie entière...